

Revue des questions Scientifiques,
vol. 192, 2021, n°3-4.

Karl Sigmund
PENSÉE EXACTE
AU BORD DU PRÉCIPICE

Une histoire du Cercle de Vienne

Avec une postface de Douglas Hofstadter,
auteur de *Gödel, Escher, Bach*



éditions
markus haller

SIGMUND (Karl), *Pensée exacte au bord du précipice : une histoire du Cercle de Vienne*. – Genève : Éditions Markus Haller, 2021. – 495 p. – 1 vol. broché de 14 × 22,5 cm. – 28,00 €. – isbn 978-2-940427-45-1.

Ce livre se lit comme un roman d'aventures. Et pourtant la trame du récit ne semble point s'accommoder d'un tel genre littéraire. À peine engagée la lecture, tout un chacun entre de plain-pied dans le vif du Sujet — la science, la philosophie et leurs rapports mouvementés, voire passionnés — et, très tôt, s'aperçoit que tout est une question de langage, car le langage est mis en question à chaque page. Ou presque. En effet, il s'agit de l'histoire du Cercle de Vienne. Aujourd'hui, même le novice qui franchit le seuil de cette œuvre singulière connaît par ouï-dire la plupart des personnages — sinon les idées — qui la traversent¹. Deux guerres mondiales assombrissent la palette du peintre ingénieux qui entreprend cette fresque dont maint reflet affleure dans nombre de textes philosophiques contemporains². La table des matières déçoit, en souriant, le lecteur avide d'en savoir plus tout de suite. À vrai dire celle-ci semble une déclinaison du mot « Cercle ». Qu'on en juge sur pièces. Voici les titres des chapitres : 1. « Le Cercle de Vienne en clair et en bref » ; 2.

1. Il convient de saluer la traduction de Delphine Chapuis-Schmitz. L'auteur lui-même dit : « Elle a su rendre au texte une allure à laquelle, dans l'original allemand, je ne pouvais qu'aspirer » (p. 442).

2. Cette remarque s'adresse, en particulier, à la philosophie écrite en langue anglaise.

« Les jumeaux querelleurs » ; 3. « Le tour d'essai du Cercle de Vienne » ; 4. « Le Cercle commence à tourner » ; 5. « Le tournant du Cercle » ; 6. « Le Cercle se fait un nom » ; 7. « Le pourtour du Cercle » ; 8. « Le cercle parallèle » ; 9. « Le Cercle chauffé » ; 10. « ...vient ensuite la morale » ; 11. « La fin du Cercle » ; 12. « Points de fuite » ; 13. « Résonances »¹. Bref, il semble bien que Karl Sigmund, avec élégance, suggère doucement à l'oreille : « lisez le livre ! ». Donc acte. Et partant, ci-après, je resterai en retrait, à quelque de distance du centre du Cercle, là où des jeux d'ombre et de lumière composent une vue d'ensemble, tout en surface, et qui laisse deviner la face cachée des choses.

« L'histoire devrait se dérouler en continu comme un film... » (p. 441)². Sigmund, en peu de mots, en décrit le sujet : « Au tout début de notre histoire, on assiste à un débat qui, à l'aube du vingtième siècle, fit l'objet d'une grande attention : dans la Salle de réunion de l'Académie des sciences de Vienne, Mach et Boltzmann s'affrontèrent autour de l'existence des atomes. L'histoire prend fin peu après la Deuxième Guerre mondiale, avec l'âpre querelle qui, lors d'une discussion au coin du feu à Cambridge, opposa Popper et Wittgenstein sur la question de savoir s'il existait vraiment des problèmes philosophiques » (p. 17). Une remarque s'impose : les questions concernent moins les atomes et les problèmes, devenus pseudoprobèmes, que le sens du verbe « exister ». Mach disait : « Les sensations sont les éléments communs à toutes les expériences vécues possibles, physiques comme psychiques. Une série de pseudoprobèmes dérangeants se voit ainsi supprimée... Élimination des pseudoprobèmes. Renoncer au non-sens n'est pas une résignation » (p. 55).

Mais s'il n'y a rien derrière les perceptions ? « Cela signifie-t-il qu'un paysage sur Mars n'existerait vraiment pas si aucun être n'était en mesure de le percevoir ? » (p. 51)³. Sentir, connaître, savoir sont des mots dont la portée se perd comme une mélodie lointaine. Alors le vertige commence. Robert Musil, l'auteur de *L'homme sans qualités*, constate : « Nul homme, aujourd'hui, ne côtoie le fantastique de plus près que le mathématicien » (p. 84). Et un penseur qui perd le contrôle de ses pensées « flirte avec la folie » (p. 52). Déjà, au XVIII^e siècle, Georg Lichtenberg avait mis « le moi » en question : « Il vaudrait mieux dire "ça pense" plutôt que "je pense" » (p. 40). Mais pourquoi Vienne constituait-elle un sol fertile pour l'étude des crises de vertige ? « Il n'est tout de même pas possible que les valse y soient pour quelque chose — ou peut-être que si ? » (p. 31).

À ce propos il convient de signaler quelques coïncidences, choisies quelque peu au hasard : un jeune psychiatre Otto Pötzl diagnostique la neurasthénie de Musil, visite en prison Friedrich Adler, ami d'Einstein, assassin du Premier ministre de l'empire et prend soin de Kurt Gödel qui, quelques années plus tard, se laisse mourir de faim par peur d'être empoisonné (p. 111, 106, 356 et p. 435). Ludwig Wittgenstein fréquente le lycée de Linz où, dans une autre classe, un élève, qui a le même âge, à quelques jours près, se débrouille tant bien que mal et qui répond au nom d'Adolf Hitler (p. 140). Le livre foisonne de ce genre de « correspondances ». Ainsi le fond du tableau prend du relief. Les photographies, les illustrations, les reproductions des manuscrits, des notes prises lors d'une conférence et les

1. La majuscule tombe dans le cas du cercle du chapitre 8...

2. L'auteur est cinéophile et l'absence de Ernst Lubitsch (1892-1947) m'étonne parmi les metteurs en scène qui brillent dans le texte.

3. L'exemple est fort daté...

faits divers qui font la une des journaux occupent une place de choix dans la composition du livre. Très souvent le commentaire qui leur fait compagnie établit un dialogue avec le corpus du texte : Richard Von Mises constitua une association dont le but était de soutenir Robert Musil et, page 228, on l'apprécie au gouvernail d'un petit avion avec la légende « Von Mises prêt au décollage : un homme avec qualité ». « Schlick cherche en vain le repos » lit-on sous une photo du philosophe, assis, très calme, sur la plage. Or, le texte, à cet endroit, considère une polémique Carnap-Wittgenstein dont il fut, bien malgré lui, l'intermédiaire (p. 297). On est à la limite de la bande dessinée. Le lecteur est, *ad litteram*, charmé. Le trait marquant de cet ouvrage est l'art des nuances, de la retenue, des demi-mesures, et ce pour trouver ou retrouver un chemin parmi les ruines, la folie et la mort. L'humour dont l'œuvre fait montre est la clé de la lucidité de l'auteur, car en toutes circonstances il reprend le fil de la pensée dont chacun des acteurs de ce drame hérite pour le meilleur et pour le pire¹. Qu'il me soit permis de proposer une perspective, issue de cette lecture, mais un peu cavalière. Je pense que le cœur même du Cercle de Vienne se cache dans le langage conçu comme « un être en soi » dont la nature est poétique. À des titres divers, tous — philosophes, mathématiciens, artistes, économistes, sociologues — sont amoureux des mots. Il est possible de penser que les travaux de Gödel sont un palais des merveilles où une Alice pensive traverse, comme un miroir, la structure des mathématiques pour en dévoiler les contours. Et peut-être l'ultime sentence du *Tractatus* de Wittgenstein — « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire »² — n'a point la portée que la tradition lui assigne. Je crois, par contre, que Moritz Schlick — assassiné en 1936 par l'un de ses étudiants dans le bâtiment principal de l'université — ouvre, à deux battants, la porte d'un *Mundus fabulosus* : « L'être humain ne fait que jouer là où il est humain dans la pleine signification du terme, et il n'est humain que là où il joue. Seul le jeu fait éclore le sens de l'existence » (pp. 327-328). En dernier lieu un seul impératif catégorique tient debout : Jouez !

GODOFREDO IOMMI AMUNÁTEGUI
Pontificia universidad católica de Valpara

-
1. Il lui arrive, parfois, d'aller un peu vite en besogne. Ainsi, page 426, la phrase « le slogan “du Cercle de Vienne à Harvard Square” pourrait résumer l'histoire de la philosophie des sciences du vingtième siècle » est fort étriquée et ne tient guère compte des œuvres écrites en français, en italien, et *caetera*. Le titre d'un film de Luis Buñuel était *Los olvidados* et ces oubliés sont légion. Qu'en dites-vous ombres de Duhem, de Koyré, de Vailati et de tant d'autres encore ?
 2. Wittgenstein, L. (1961). *Tractatus logico-philosophicus* (traduit de l'allemand par P. Klossowski). Paris : Gallimard. Ici, p. 177.